

L'anthropologie, ou quand la science fiction se prend pour la réalité : réponse à Pierre Maranda

Jean-Pierre Garneau et Mark Prentice

Caraïbes

Volume 8, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006212ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006212ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

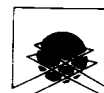
0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, J.-P. & Prentice, M. (1984). L'anthropologie, ou quand la science fiction se prend pour la réalité : réponse à Pierre Maranda. *Anthropologie et Sociétés*, 8(2), 233–236. <https://doi.org/10.7202/006212ar>



L'ANTHROPOLOGIE, OU QUAND LA SCIENCE FICTION SE PREND POUR LA RÉALITÉ* :

réponse à Pierre Maranda

Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi.

K. Marx 1957: 5

L'Histoire n'est pas une suite d'événements, mais une suite d'êtres humains.

J. Bronowski

C'est avec beaucoup d'intérêt que nous avons lu le dossier présenté par Pierre Maranda, sur « L'Anthropomatique, ou les artifices de la culture ». Cet intitulé, à priori sibyllin, recèle cependant un débat de fond. En effet, le ton un peu « provocateur » du discours ne laisse aucune illusion sur les intentions de l'auteur. Cela n'est pas un mal; l'anthropologie, comme toute science, vit dans et par le débat. Nous remercions l'auteur, dont on sait qu'il aime bien allier l'avancement de la science à l'initiative privée, d'avoir bien voulu susciter une discussion qui s'imposait.

Il est plus que jamais important, dans le contexte de cette discussion, d'indiquer clairement les limites de nos propos. Précisons donc qu'il y a dans l'essai de Pierre Maranda du neuf et du vieux. Ceux qui ont connu les débats virulents d'il y a quelques années entre « structuralistes » et « marxistes » y trouveront des réminiscences familières quoiqu'implicites. Il n'est pas question d'y revenir ici même si, comme disait le duc d'Elbeuf, « c'est avec du vieux qu'on fait du neuf ». L'originalité de la démarche tient à notre avis à deux choses : a) une tentative sérieuse de mettre l'informatique au service de l'anthropologie; b) une esquisse des bouleversements éventuellement liés à cette alliance, qui conclut à la mort de l'anthropologie humaniste. Ces deux aspects étant étroitement liés dans la démarche intellectuelle de l'auteur, notre critique procédera de la même fusion.

L'informatique est le phénomène de l'heure. Comme d'habitude, on parle de révolution. On a le sentiment qu'un monde ancien s'écroule et qu'un nouveau voit le jour. Il y a gros à parier qu'on a éprouvé des sentiments similaires avec l'électrification, l'apparition du cinéma lors de la Première Guerre Mondiale, l'avènement de la radio lors de la Grande Crise, l'arrivée de la télévision, sans parler de la « Révolution Tranquille » et de la supposée Révolution des mœurs. Révolution : rarement l'usage d'un mot a-t-il autant relevé de la recherche du spectaculaire au détriment de la rigueur sémantique.

* Le célèbre écrivain de science fiction, Isaac Asimov, décrivait ainsi dans la trilogie *Fondation* la « psychohistoire », science hypothétique mettant les mathématiques au service des sciences humaines : « ...la branche des mathématiques qui traite des réactions des ensembles humains en face de phénomènes sociaux et économiques constants... Cette définition sous-entend que l'ensemble humain en question est assez important pour qu'on puisse valablement lui appliquer la méthode statistique ». Rappelons que ce roman fut édité pour la première fois en 1951.

Les discours tenus sur la « révolution informatique », nième révolution du siècle, ne font pas mentir la règle. Il faut dire que les communicateurs les plus délirants sont souvent les mieux entendus; André Arthur, Ronald Reagan et Joseph Goebbels (dans l'ordre) ne sont que quelques exemples de ce phénomène.

Bien entendu, il s'agit de critique externe; la vraie question est de savoir si le terme « révolution » est d'un emploi justifié dans l'analyse du phénomène informatique en général, et dans celle de son influence sur la science anthropologique en particulier. Il l'est de l'avis de l'auteur, mais non du nôtre. Pour quelles raisons ?

Quand Pierre Maranda soulève les possibilités offertes par l'informatique au niveau du traitement de l'information, il a assurément raison. Un outil intéressant s'offre à nous; pourquoi ne pas l'utiliser ? Nonobstant les questions parfois soulevées à propos de l'intérêt de ses sujets de recherche, la démarche de « pionnier » de l'auteur, visant à « faire rouler au maximum » la machine informatique, est digne d'intérêt et mérite l'attention de la communauté scientifique. Quand il fait remarquer que les développements futurs (« intelligence artificielle », nouvelles générations d'ordinateurs) amèneront des possibilités plus grandes quoiqu'encore imprévisibles, nous abondonons dans son sens. Le point majeur de notre désaccord, ou à tout le moins de notre scepticisme, concerne l'idée selon laquelle l'ordinateur peut devenir le laboratoire de l'anthropologie. Une courte citation nous semble ici appropriée :

Par l'informatique, la culture se fait croire qu'elle atteint à l'auto-transparence. Il n'y a rien de caché, de secret, donc de mystérieux dans un ordinateur. Toutes les composantes en sont connues, leurs interrelations absolument claires et les algorithmes qui les font marcher, sans voiles. En fait, nous avons là une image de nous-mêmes sur laquelle nous pouvons expérimenter. L'anthropologie dispose enfin d'un vrai laboratoire.

Maranda 1983: 176

Nous ne résistons pas à la tentation de parodier : par l'informatique, Pierre Maranda se fait croire que la culture atteint à l'auto-transparence. L'énoncé ci-haut constitue, à notre avis, un exemple patent de raisonnement circulaire. L'ordinateur peut constituer un laboratoire anthropologique dans la mesure où la structure de son fonctionnement est représentative de la structure culturelle qu'il prétend analyser, ou mieux dont il prétend être l'image, « l'image de nous-mêmes sur laquelle nous pouvons expérimenter ». Les algorithmes qui font marcher les ordinateurs sont sans voiles. Certes, mais peut-on en dire autant des phénomènes culturels qui sont l'objet de l'analyse anthropologique ? On peut déjà prévoir le dénouement. Les données seront recueillies, organisées, traitées en fonction de la vision informatique, algorithmique de voir les choses. Les résultats seront, nous n'en doutons pas un seul instant, « sans voiles », et les interrelations « absolument claires ». Mais s'agira-t-il d'une « image de nous-mêmes » ? Non, il s'agira d'une vision de nous-mêmes tels que vus par le biais des catégories informatiques dont on peut penser, jusqu'à preuve du contraire, qu'elles diffèrent des catégories dynamiques sur lesquelles les structures sociales établissent leur fonctionnement. Les racines du débat remontent à loin...

Ce n'est là qu'un autre aspect de la vieille et chère méthode idéologique qu'on appelle ailleurs méthode à priori et qui consiste non pas à connaître les propriétés d'un objet en les tirant de l'objet lui-même, mais à les déduire démonstrativement du concept de l'objet. D'abord, on fabrique à partir de l'objet le concept de l'objet; puis on inverse le tout et on mesure l'objet à sa copie, le concept. Ce n'est pas le concept qui doit se régler sur l'objet, mais l'objet sur le concept. (...) La philosophie du réel se présente donc ici encore comme idéologie pure, déduction de la réalité non à partir d'elle-même, mais à partir de la représentation.

Engels 1957: 125

Le médium, c'est le message ! On ne méditera jamais assez cet excellent aphorisme. Comme chacun sait, la « vision du monde » du chercheur dépend directement des catégories qu'il met en jeu dans le découpage de l'objet. Grossièrement parlant, « on trouve ce qu'on cherche », raison pour laquelle des individus se réclamant de cadres théoriques différents éprouvent fréquemment des problèmes de communication (les anthropologues connaissent bien ce problème). L'aboutissement logique de la démarche de l'auteur, c'est que les catégories informatiques viendront à former l'armature d'un cadre théorique. Il y a gros à parier que la discussion sur les mérites et les limites d'un tel « cadre » constituera un élément du quotidien des « sociologues » au sens large dans les prochaines années.

Cela nous amène au deuxième aspect de notre critique : L'anthropologie humaniste est-elle morte, cette anthropologie qui, selon Pierre Maranda « ... a toujours insisté sur la qualité de ses recherches traditionnellement qualitatives » ? (p. 175).

Les proclamations de ce dernier tiennent, à notre avis de la « fuite en avant » plutôt que d'un sens correct de la réalité. Il veut réaliser tout de suite le projet anthropologique d'intégration, d'unification des sciences humaines. Comme il le dit lui-même, analysons-nous autre chose que les discours ? Si tout est discours, TOUT est susceptible d'étude basée sur les méthodes et concepts de l'analyse des discours, qui deviennent ainsi les instruments universels de toute démarche en sciences humaines.

Nous croyons que dans cette perspective, Pierre Maranda, sous le prétexte d'un « grand bond en avant », élude la réalité complexe et difficile de la recherche scientifique plutôt que de la faire progresser. Quand il appelle à « informatiser tout ce qui peut l'être », il ne précise aucune limite. Tous les discours – il n'y a pour lui rien d'autre – peuvent faire l'objet d'analyse informatique, l'ordinateur devenant l'outil d'intégration de toutes les grammaires inconscientes (résurgence du projet structuraliste).

Selon nous, ces prétentions sont nettement prématurées dans la mesure où tout n'est pas que discours, et où les divers aspects de la réalité (économique, politique, culturelle) prêtent à des constructions conceptuelles encore trop éclatées pour permettre la « grande réunification » dont Pierre Maranda présume d'ores et déjà qu'elle est réalisable dans son ordinateur. L'anthropologie humaniste est morte dans la mesure où l'invention et l'originalité sont décrétées superflues. Jean Chesneaux a posé à merveille le problème :

Comment faire coexister tous les apports positifs de l'ordinateur et les risques de concentration totalitaire sur un modèle unique, des risques de réduction et donc d'appauvrissement et de dégradation de la capacité d'invention libre créatrice des êtres humains ?

Chesneaux 1984

Pour tout ramener au quantitatif, il faut évidemment déprécier le qualitatif. Pourtant, ces deux éléments ne constituent-ils pas, aujourd'hui comme hier, les aspects complémentaires d'une démarche bien équilibrée ? Peut-être Pierre Maranda, pour avoir beaucoup fréquenté les ordinateurs, en est-il venu à se rallier à leurs insuffisances, c'est-à-dire l'absence de créativité qualitative, et une conception du monde se réduisant à des oppositions binaires ? L'intégration de l'information ne passe-t-elle pas par une démarche originale, créative et qualitative ? Il ne suffit pas d'additionner les faits (A: politique, B: idéologique, C: économique, etc.) dans l'esprit du grand ordinateur pour comprendre leur unité relationnelle. L'intégration d'informations diverses n'a d'intérêt que dans la mesure où la compréhension issue de cette démarche est qualitativement supérieure à la somme de ses parties.

En un mot, tout a-t-il été dit ? Sûrement pas ! Faut-il cesser de penser, et ne consacrer ses efforts qu'à la compilation ? Faut-il mettre l'informatique au service de l'anthropologie, ou le contraire ?

C'étaient là les points principaux de notre critique de la perspective de Pierre Maranda sur l'« Anthropomatique ». Il va sans dire que, vu la complexité et l'envergure du sujet abordé, nous n'avons pu le traiter de manière exhaustive ou même qui s'en approche. Malgré notre désaccord, nous désirons cependant rendre justice à l'auteur d'avoir soulevé à point un débat intéressant et nécessaire, que notre contribution aidera à stimuler, nous l'espérons.

BIBLIOGRAPHIE

ASIMOV I.

1968 *Foundation*. Paris: Présence du Futur.

BRONOWSKI J.

1984 Émission « Le long enfantement », série *L'évolution de l'Homme*. Production BBC / Time-Life films, diffusion Radio-Québec, hiver 1984.

CHESNEAUX J.

1984 Entrevue, série *De l'Homme de nature à l'Homme de raison*. Production Radio-France, diffusion Radio-Canada (réseau MF), le 20 mars 1984.

ENGELS F.

1973 *Anti-Duhring*. Paris: Éditions Sociales.

MARANDA P.

1983 « L'anthropomatique, ou les artifices de la culture », *Anthropologie et Sociétés*, 7 (3): 175-176.

MARX K.

1957 *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris: Éditions Sociales.

Jean-Pierre Garneau
Mark Prentice
Département d'anthropologie
Université Laval

ANTHROPOMATIQUE : QUAND LA RÉALITÉ SE FAIT FICTION POUR NE PAS EFFAROUCHER : réponse à Jean-Pierre Garneau et Mark Prentice

J'aime bien la phrase d'Asimov que Jean-Pierre Garneau et Mark Prentice citent en note à leur titre (s.v.p. la relire) : « L'anthropomatique, ou quand la science fiction se prend pour la réalité ». Le roman *Foundation* (1951) d'Asimov a donné une dimension macrohistorique à l'ouvrage de N. Wiener, *Cybernétique et société* (1948). La statistique et les modèles probabilistes supplantent ainsi la notion médiévale de « providence ». La métaphysique, de théiste, devient quantique¹. Au fond, c'est une question d'idéo-

¹ Cf. E.W. Barankin, « Concerning the Mind-Body Problem », in J. Scher, (éd.), *Theories of the Mind*. Free Press, N.Y., 1962, pp. 582-597.